

Société de géographie de Rochefort. Bulletin de la Société, 1885-86. 1885.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Les informations présentement fournies par MM. Lepper et A. D., concernant la contrée des Singphos-Kampti et les régions entre l'Assam oriental et la Chine occidentale, tendent à fortifier la probabilité en faveur de l'existence des sources de l'Irrawaddi à la hauteur du 28^e degré, dans un système de montagnes qui les renferment. D'un autre côté, nous savons déjà par A. D. que la rivière Salouen, qui peut être regardée comme la sœur de l'Irrawaddi, puisque toutes deux coulent pendant un long trajet parallèlement l'une à l'autre, et fortuitement débouchent dans un même océan, prend sa source dans le grand plateau du Thibet oriental, probablement vers le 32^e degré et beaucoup plus au nord que la source de l'Irrawaddi. C'est un fait géographique d'une importance considérable et qui serait resté obscur pour nous encore longtemps sans ces communications.

TUKOPIA

Par le docteur A. LESSON.

Ce fut le 21 avril 1606, que Quiros, après avoir quitté Taumako, cinq jours auparavant, et faisant route au S.-E., découvrit la terre qu'il apprit bientôt être appelée *Tukopia*, par ses habitants.

Le vent soufflait alors du N.-E. et pendant que Quiros passe au vent de l'île, à la distance d'environ trois lieues, l'un des prisonniers faits par lui à Taumako, se jette à la mer, et nage vers l'île sans qu'il essaie de le reprendre. Déjà, le jour de son départ et à quatre lieues de distance, dans la nuit, un autre s'était échappé de la même manière. Torrès se dirige, au contraire, de manière à passer sous le vent, et communique avec les habitants, qui lui apprennent le nom de l'île, et il en était déjà à deux lieues de distance quand l'un des deux prisonniers de son navire se jette à son tour à la mer, nageant vers l'île ; il allait mettre en panne pour le rattraper lorsque Quiros lui fit signal de faire route sans s'attarder ; de sorte que des quatre prisonniers faits à Taumako, il n'en resta plus qu'un, qui alla mourir au Mexique.

Tukopia gît par 12° de latitude, d'après Quiros et son pilote Leza.

C'est une île élevée, volcanique, mais bien boisée et qui peut avoir six à sept milles de circuit. Elle est entourée d'un récif et semble n'être qu'un ancien cratère, dont un des côtés se serait éboulé, absolument comme aux Marquises, l'île de la Madeleine.

Un lac saumâtre, que les naturels avides du merveilleux, disent très profond, existe dans le sud-est de cette île, tout près du village appelé Mapafanga. Enfin, une sorte d'obélisque naturel s'élève sur un de ses côtés.

Dillon a placé cette île par 12° 27' S. et 168° 51' de longitude Est.

Elle n'est éloignée de l'île où de Lapérouse et ses compagnons ont péri, que de quarante lieues environ. Suivant les habitants, Vanikoro git dans l'O-N.-O. de leur île, et Taumako dans le N.-N.-O.

Pendant une période de près de deux cents ans après Quiros et Torrès, Tukopia reste sans être revue.

D'après Dillon, le premier navire qui aurait essayé d'entrer en communication avec ses habitants serait le *Barwell*, qui la retrouva en 1798, et d'après lequel elle a été appelée *Ile Barwell*, nom sous lequel elle est portée sur les cartes anglaises.

Après le *Barwell*, d'après le même capitaine, le premier navire qui aurait eu des rapports avec Tukopia, serait le *Hunter*, capitaine Robson, qui ne s'y arrêta, le 20 septembre 1813, que pour y débarquer, sur leur demande, un matelot prussien nommé Martin Bushart, et un lascar appelé Joé, préférant la vie précaire et paresseuse des sauvages à la position inférieure qui les attendait dans l'Inde. Dillon lui-même se trouvait sur ce navire, où il n'était alors qu'officier. Il venait d'échapper comme Bushart et un autre nommé Wilson, au massacre que les Figiens avaient fait à terre, de tous les hommes de l'équipage qui s'y trouvaient occupés, et il est à supposer que cet événement n'avait pas peu contribué à pousser Bushart et ses compagnons dans leur détermination.

Dès que Bushart comprit le langage des Tukopiens, il apprit d'eux qu'ils n'avaient jamais eu jusque-là de communications avec d'autres navires, ne se rappelant plus sans doute leurs rapports d'un instant, en 1606, avec Torrès; seulement, assez longtemps auparavant, un navire s'était présenté, mais les naturels, s'imaginant qu'il était plein d'esprits qui venaient pour les détruire, s'étaient réunis armés, pour empêcher un canot qui en était parti, d'aborder à l'île. Ce navire n'était certainement pas celui de Torrès puisqu'il n'avait pu communiquer avec les habitants. Le canot avait vainement essayé d'accoster à diverses reprises; repoussé chaque fois, il avait fini par retourner au navire qui, peu après, s'était éloigné de l'île, à la grande joie des Tukopiens.

En 1826, le même capitaine Dillon, commandant le *Saint-Patrick*, se présenta devant cette île, autant attiré par la curiosité, comme il le dit, que par l'intérêt qu'il portait au vieux compagnon de misère qui avait échappé comme lui au massacre des Figiens (1). Il en approcha assez pour permettre aux pirogues de l'île de se rendre à son bord, et justement dans les deux premières pirogues se trouvaient le lascar Joé et le Prussien Martin Bushart (de Stettin). Ce dernier n'avait pas quitté l'île depuis 1813, et l'autre n'en était sorti qu'une couple de fois, pour aller dans l'île Vanikoro, où deux navires s'étaient perdus à la fois, longtemps auparavant, et c'est de là qu'il avait rapporté, avec d'autres objets provenant du naufrage, une

(1) Voir *Voyage de Dillon à la recherche de Lapérouse*.

garde d'épée en argent, qui fut l'origine des recherches que Dillon songea dès lors à faire, en supposant que c'était sur cette île qu'avaient dû périr les deux navires sous le commandement de Lapérouse.

Population. Caractères anthropologiques des indigènes. — Cinq ou six cents habitants forment la population, qui est de race polynésienne pure, vraiment remarquable par la beauté de ses formes qui ne le cèdent peut-être, si elles leur cèdent, qu'à celles de la population des îles Marquises.

En effet, les hommes sont grands, bien faits, sveltes ; ils ont la peau couleur cuivre, et ressemblent un peu par là, de même que par la stature, aux Tungans, qu'ils dépassent généralement par la beauté des formes, qui les font paraître toutefois plus efféminés. Leur taille est généralement de cinq pieds quatre à cinq pouces ; j'en ai mesuré un, qui n'avait pas moins de six pieds et quelques lignes. Il est vrai que c'était une exception. Mais d'autres avaient cinq pieds six pouces et même huit pouces.

Leurs membres sont arrondis et chez la plupart, les saillies osseuses se voient à peine ; mais jamais les hommes ne m'ont présenté cet embonpoint qui est si fréquent dans les îles Tunga, de la Société et des Sandwich. Leurs mouvements sont pleins d'agilité.

Leur figure est douce, agréable, leurs yeux sont grands comme ceux de tous les Polynésiens, et leur bouche ne l'est pas moins ; leur nez est également tout polynésien.

Tous, à peu près, portent leur chevelure longue, flottante sur les épaules, et abandonnée au gré du vent. Sa couleur approche du châtain et même parfois du rouge, par suite de l'emploi qu'ils font de la chaux en poudre ; mais la couleur naturelle, comme chez tous les Polynésiens, est noire foncée. Les cheveux sont un peu forts, comme dans toute la race. Le chef de la religion, les vieillards et autres chefs portent toute leur barbe et les cheveux coupés ras. Le grand prêtre en avait une très belle et d'un beau noir ; les vieillards, de blanches ou grisonnantes, leur donnant un air on ne peut plus vénérable. Par suite de cette coutume de porter leur chevelure longue, les Tukopiens, quand ils se jettent à l'eau, commencent par les nouer sur le sommet de la tête, comme on le fait à la Nouvelle-Zélande, aux Samoa et partout en Polynésie, où les cheveux sont portés longs.

Il n'y aurait, paraît-il, que les chefs, les prêtres, qui auraient le droit de porter leur barbe entière, absolument comme aux Marquises. Tous les autres indigènes ont le menton rasé à l'aide de coquilles.

Excepté les jeunes gens, tous les hommes sont tatoués sur le dos, la poitrine, les cuisses et même le visage, mais le tatouage est fort simple. Il consiste en figures de petits poissons, oiseaux, en barres ou lignes. En outre de quelques lignes verticales légères, la poitrine est parsemée de petits poissons et de quelques barres transversales ; par derrière, elle présente trois barres longitudinales, de la longueur du torse ; sur la face ce ne sont généralement que de petits poissons. Exceptionnellement, quelques hommes, imitant les habitants de Vanikoro, portent, comme eux, un bâtonnet dans le nez ou d'énormes pendants d'oreilles en écaille de tortue.

Avec leur tatouage, les hommes n'ont pour tout vêtement que le *maro*, qui cache, d'ailleurs, avec assez de décence, les parties qu'il est chargé de couvrir; mais ils ajoutent en outre comme objet d'utilité, des feuilles de *ti* (*Dracœna marenta*) en lanières, qui, par leur mouvement de va et vient, ont l'avantage de tenir les mouches à distance de la peau. Quelquefois enfin, ils ont une espèce de ceinture, large d'un travers de doigt, tressée en brou de coco et colorée en rouge, qu'ils appellent *kata*. Les femmes, plus blanches que la plupart des Polynésiennes, sont relativement grandes, sveltes et bien faites; elles sont assez jolies, et généralement portent longs, leurs cheveux, quoique moins longs que ceux des hommes; mais nous en avons vu quelques-unes aux cheveux coupés court comme aux Tunga, sans pouvoir dire pour quel motif. Comparées aux femmes des Tunga, elles nous ont paru plus grandes; leur physionomie est absolument la même, et peut-être encore plus heureuse, plus douce; elles ont enfin les seins de l'Océanie polynésienne, c'est-à-dire les plus beaux peut-être du monde entier.

Leur costume consiste en un *maro*, recouvert par une pièce d'étoffe, plus large les jours de fête, et, comme les hommes, elles ont pour ornement des bracelets, des colliers, des pendants d'oreilles. Dans certains moments, et durant un certain temps, elles enduisent leur corps pour le faire paraître plus beau et pour adoucir leur peau, d'une huile jaune pareille à celle qu'employaient les Marquésans, sous le nom de *héna*, surtout dans les jours de fête.

Joé le lascar et le Prussien Bushart nous disaient qu'elles étaient généralement douces et bonnes. Les mêmes autorités nous assuraient que le nombre des femmes dépassait de beaucoup celui des hommes, ainsi que l'avait dit Dillon, dans un de ses rapports, où il le présentait comme trois fois plus grand; ce qui était dû, pensait-il, à l'habitude, conservée dans l'île, d'étrangler tous les enfants mâles, excepté les deux premiers, au moment de leur naissance; et, l'on verra plus loin que cette explication est acceptable.

En somme, d'après les caractères extérieurs que nous venons d'indiquer, nous croyons que cette population est l'une des plus belles de la race polynésienne, à laquelle elle appartient. Si l'on ajoute qu'elle est douce, généreuse et hospitalière, comme le prouve la réception qu'elle a faite à Joé et autres, qu'elle est bonne, confiante, et n'a plus autant le vice dominant des Polynésiens, le vol, en même temps qu'elle ignore encore l'usage des boissons alcooliques, déjà si répandu dans les autres îles; qu'elle est gaie, rieuse et enfantine, et que jamais n'éclate de guerre entre les districts, on accordera facilement encore qu'il n'y a peut-être pas une seule autre île à population polynésienne qui soit aussi intéressante à étudier. C'est pourquoi, malgré le petit nombre de ses habitants nous avons cru pouvoir appeler l'attention sur une île si peu connue, n'ayant qu'un regret, celui de n'y avoir passé que quelques heures, mais assez cependant pour recueillir les renseignements qui suivent.

Origine. — Evidemment, cette petite population n'est qu'une colonie d'émigrants, venue de quelqu'un des archipels peuplés par la race polynésienne. Par le langage surtout, elle semblerait venir des îles Tunga ou Samoa; mais, comme elle emploie le *R* presque

aussi souvent que le *L*, on pourrait aussi bien croire que les Manaia et la Nouvelle-Zélande elle-même n'ont point été étrangères à son peuplement ; cela, d'un autre côté, pourrait servir à prouver qu'au début des émigrations qui ont peuplé la Polynésie, les colonies parlaient probablement le même langage.

Division de l'île. — Quoi qu'il en soit, la population de Tukopia est répartie en quatre districts ou états différents, ayant des chefs à peu près égaux en puissance. Ces districts sont : *Lavena*, *Nama*, *I-Uta* et *Faca*, qui ont pour chefs : Kafeka (1), Tafua, Fau-Harère et Taumako. Peut-être y en a-t-il un parmi eux plus influent que les autres, mais rien ne nous l'a prouvé d'une manière certaine ; Bushart et les autres matelots différaient d'opinion, à cet égard. Ce que nous avons pu remarquer nous-même, c'est que les chefs sont si respectés qu'on ne les aborde qu'en rampant et qu'on ne leur parle jamais qu'assis, coutume à laquelle nous dûmes nous soumettre, nous aussi, quand nous arrivâmes en présence de Kafeka et de son grand'prêtre, guidés par Bushart. On sait que cette coutume de se tenir assis devant un supérieur pour lui témoigner son respect, était générale autrefois en Polynésie, et que Cook en parle souvent dans le récit de ses voyages. Les chefs ne l'avaient fait adopter que parce qu'elle leur assurait plus de sécurité ; et elle existe toujours, comme on le sait, dans d'autres contrées de l'Océanie. C'est donc encore un témoignage de l'origine polynésienne des Tukopiens.

Ce qui vient également appuyer cette origine, c'est que dans l'île, le pouvoir est héréditaire, comme dans les autres îles polynésiennes, et que s'il n'y a pas de fils, c'est le frère qui hérite ; que la loi du *tapu* y règne avec la même puissance, et que là aussi, les mêmes croyances religieuses, bien qu'un peu dégénérées au contact de la race noire, et par suite de l'isolement dans lequel la population de cette île s'est longtemps trouvée, semblent exister, puisqu'elle a son grand'prêtre et ses prêtres subalternes.

Tout, jusqu'au soin de leur corps, distingue les chefs, du peuple, et témoigne de leur origine première, puisque, comme les Samoans surtout, ils portent les ongles longs, et enduisent la partie interne de leur corps ou de leurs membres, d'une huile odorante de couleur jaune, due à la racine de curcuma. Ajoutons qu'à leur mort, les chefs sont conservés pendant longtemps dans leurs maisons, élevées au-dessus du sol, comme on le fait aux îles Marquises, où la coutume veut que l'héritier ou le plus proche parent couche au-dessous, malgré l'odeur repoussante qui, pendant longtemps, s'échappe du cadavre, ou *tupapau*. Nous avons raconté ailleurs le cas du grand'prêtre Vekètu, qui contracta de la sorte une maladie fort grave, dont il guérit promptement, en violant impunément, grâce à nous, les coutumes de son pays. Il est d'ailleurs bien probable qu'à Tukopia, comme dans les autres îles polynésiennes, les cadavres des chefs

(1) D'après Gaimard, qui tenait ces renseignements de Bushart, Kafeta, résident à Mapelauga, n'avait pas moins de sept enfants, de deux femmes différentes ; Tufua, huit enfants, d'une même femme ; Fau-Harère, quatre, et Taumako, cinq, d'une même femme.

eux-mêmes sont, après un certain temps, transportés à leur demeure dernière qui est un précipice, dans les îles Marquises. Il paraîtrait toutefois aujourd'hui, d'après Bushart, qu'on se bornerait à les enterrer dans leur propre demeure, après avoir enduit leur corps d'une huile odorante teinte en rouge.

Comme on peut le penser, dans le peu de temps passé dans cette île, et en contact avec les habitants d'un seul village, nous n'avons pu nous assurer que les choses des autres îles à population polynésienne y existaient. Mais, à en juger par l'existence d'un clergé puissant et par l'usage du *tapu* comme loi, il est à supposer que le mode de gouvernement est le même que celui de toute la Polynésie; et tout ce que nous allons ajouter démontrera l'exactitude de cette supposition. Le pouvoir religieux est, en effet, dans la main d'un grand prêtre et de trois autres prêtres subordonnés, et comme en Polynésie encore, quand ils officient, des offrandes sont offertes aux dieux avec des cérémonies particulières par les prêtres, et la cérémonie terminée, les offrandes sont emportées par eux. C'est absolument comme on faisait autrefois à Tahiti, aux Marquises, aux Tunga, Sandwich, etc. C'est ainsi encore que dans certaines cérémonies, le grand prêtre se borne à goûter le kava et qu'il le répand ensuite sur la terre, comme offrande à l'*Atua*, nom qui, à lui seul, montre que si les Tukopiens n'ont pas exactement le même culte apparent que leurs ancêtres, influencés qu'ils ont été par leurs rapports avec les Mélanésiens, ils n'en avaient certainement pas d'autres dans l'origine.

Du reste, comme aux Tunga, à Tahiti, autrefois, où l'on comptait un nombre infini de dieux domestiques, résidant dans les eaux, les bois, les montagnes, etc., les Tukopiens paraissent avoir ces sortes de divinités tutélaires, qu'ils choisissent sans doute, chacun suivant sa fantaisie, parmi les poissons, les reptiles et autres animaux. (1) C'est ainsi que la murène est la divinité protectrice et protégée du chef Taumako (2) et qu'elle est en même temps la divinité de la mer *Atua-tai*; que la roussette est le dieu tutélaire de Tafua et est appe-

(1) On sait que les Egyptiens adressaient aussi un culte aux poissons, et qu'ils embaumaient un certain nombre d'espèces. Ainsi, dans toute l'Egypte, l'oxyrinque et le lépidote étaient révéérés, au dire de Strabon, et l'oxyrinque avait même un temple dans la ville du même nom; le latos était révééré à Latopolis, ce qu'on explique naturellement de diverses manières et contradictoirement, comme nous pourrions le faire ici; car à quoi attribuer les honneurs rendus à la murène, à la roussette? Tiennent-ils à ce que ces animaux jouent un rôle dans la mythologie nationale, à ce qu'ils annoncent quelque chose, etc.? Ou ces animaux ne sont-ils en honneur que parce qu'ils mangent les corps? Pourquoi donc le requin ferait-il exception? Ce serait, croyons-nous, se perdre en conjecture. S'il est vrai, comme quelques écrivains l'ont soutenu, que les sauvages Océaniens descendent des Hébreux, on pourrait dire qu'ils n'agissaient ainsi que par suite de cette prescription de Moïse, qui défendait aux Juifs tous les poissons sans nageoires ou sans écailles. (Lev., ch. XI, v. 9).

(2) Nous remarquâmes dans notre excursion, la terreur qui se peignait sur le visage des Tukopiens, à la vue d'une murène, que M. Gaimard venait de tuer, et, le lendemain, l'éloignement de tous les naturels, quand, sur le pont de l'*Astrolabe*, ils virent ce poisson dans les mains de M. Quoy, occupé à le décrire et à le dessiner.

lée *Atua-tapu*, le grand dieu sacré, révééré ou défendu ; et que tel autre animal est le dieu d'un autre. Il paraîtrait toutefois que le requin ne serait pas un dieu domestique puisqu'on le pêche et le mange. Mais ce qui semble prouver que si les Tukopiens n'ont plus le culte complet des autres îles, ils ont du moins fidèlement conservé les croyances de leurs pères à cet égard, c'est d'abord le nom générique *Atua*, employé par eux pour désigner la divinité qui, lors de notre passage, était celle révéérée par le chef Foahaerré. C'est ensuite l'organisation dans cette île de deux clergés pareils à celui des autres îles polynésiennes, l'usage des cérémonies semblables, etc. Pour nous, nous sommes disposé à croire que les Tukopiens ont eu autrefois les deux cultes si répandus dans toute l'Océanie polynésienne et que ce n'est que par suite de leur isolement qu'après avoir vénéré d'abord les images symboliques, ils sont arrivés graduellement, pour ainsi dire, à en faire des divinités. Mais ce fut en vain que nous demandâmes à Bushart quelques renseignements à ce sujet ; le pauvre matelot était incapable de les donner ; il n'avait vu naturellement que le fait du respect ou de l'adoration de ces objets.

Culte. — Pourtant encore, ce qui pourrait faire croire que les Tukopiens n'ont guère d'autre culte aujourd'hui que le culte particulier de leurs divinités tutélaires, c'est l'absence de ces *maraë* si communs dans toutes les îles polynésiennes, et par contre l'existence dans tous les villages, de temples ou maisons des esprits, ainsi qu'ils les appellent, d'après les Mélanésiens, qui leur en ont certainement donné l'idée. C'est dans ces édifices qu'ils se réunissent aujourd'hui, c'est là qu'ils se rendent pendant les mauvais temps et les orages accompagnés de tonnerre et d'éclairs, parce qu'ils croient que les esprits y résident et qu'en allant leur porter des offrandes de racine de kava, de cocos et d'autres objets, ils parviendront à les apaiser. Ils y restent tant que dure l'orage et ne cessent de renouveler leurs offrandes, qui deviennent, là comme dans les autres îles, ce que les prêtres en décident.

Superstitions. — Inutile, après cela, croyons-nous, d'insister sur leurs superstitions ; elles sont celles de tous les peuples enfants, guidés par ceux qui ont intérêt à les entretenir dans ces croyances. Nous en citerons seulement quelques-unes. C'est ainsi que tous croient que les âmes ou esprits abandonnent le corps à la mort, et retournent à la demeure première ; qu'avant de manger, ils commencent par jeter à terre une petite portion de leur nourriture, qui n'est qu'une offrande à la divinité et remplacent les prières que d'autres peuples adressent à celle-ci. C'est ainsi encore — et il n'est pas facile de dire pourquoi, — que dans certaines cérémonies, les femmes (nous assure Bushart), reçoivent des vivres des hommes, mais que ceux-ci ne les leur donnent qu'en leur tournant le dos. Quelque calamité publique survient-elle, les Tukopiens ont aussitôt recours à des cérémonies expiatoires, lesquelles, d'après ce qu'on nous rapporte, consistent notamment à promener une petite pirogue à dos d'hommes autour de l'île, et, une fois de retour au point de départ, à la lancer à la mer ; c'est ce qu'ils avaient fait, peu après

le départ de Dillon, parce qu'une épidémie de toux (sorte de coqueluche ou de grippe) avait sévi sur eux ; et peut-être aussi parce que Dillon avait emmené plusieurs habitants de l'île. Peut-être répéteront-ils cette cérémonie après notre propre départ, car nous aussi, nous leur avons pris cinq hommes, qui auraient bien désiré ne pas nous suivre jusqu'à Vanikoro, et peut-être, disions-nous alors, notre visite elle-même coïncidera-t-elle avec quelque nouvelle maladie qui ne manquera pas de nous être attribuée par eux (1).

Mariage. — Le mariage dans cette île se fait sans beaucoup de cérémonie, mais d'une manière qui rappelle exactement ce qui se passe aux îles Samoa. Ainsi, un homme désire-t-il prendre femme, il commence naturellement par chercher à lui plaire ; et si celle-ci consent, de même que ses parents, il envoie quatre ou cinq de ses amis qui l'enlèvent d'autant plus facilement qu'elle y est préparée. On sait que c'est une des formes du mariage aux Samoa. Cela fait, le futur envoie des nattes et divers présents aux parents de la femme et les invite dans sa maison, où a lieu une fête qui dure deux jours. Il en fait également aux chefs, qui ne font que ratifier le consentement des deux parties.

Il paraît que les Tukopiens, comme les Samoans, tiennent beaucoup à la fidélité de leurs femmes, et que, s'ils les surprennent en faute, ils ont le droit, avec l'aide de leurs amis, de les faire mourir, de même que leur amant, absolument comme cela a lieu aux Samoa. Mais quand devant nous, Gaimard demandait si l'on met souvent ce droit en pratique, on lui a répondu : *Jamais*.

La pluralité des femmes existe au surplus dans cette île, et quelques chefs en ont jusqu'à quatre, mais rarement plus, nous affirme Bushart, sans nous en donner la raison, qui n'est sans doute que le résultat de l'expérience. A cette occasion, nous signalerons un usage original et qui peut d'ailleurs s'expliquer assez facilement : c'est que lorsqu'un étranger veut se marier, il ne peut prendre pour femme que l'une des veuves de l'île, ou, autrement dit, des filles qui ne le sont plus. Il semblerait à première vue qu'il devrait en être autrement puisqu'il y a plus de femmes que d'hommes, mais cela tient probablement à ce que les indigènes, et plus particulièrement les chefs, tiennent à se réserver les jeunes filles. Ce qui prouve bien, d'un autre côté, que les Tukopiens ont les mêmes idées de libertinage qu'avaient autrefois les Tahitiens. Cela est si vrai que Bushart nous a dit, lui-même, que les vieillards veufs ne prenaient que des jeunes filles pour femmes.

Accouchements. — Les accouchements sont ordinairement très faciles, et les mères, pour la plupart, n'ont pas moins de trois à huit enfants. L'allaitement dure fort longtemps et parfois jusqu'à deux ou trois ans. Les mères, quand elles marchent, portent leur enfant sur le dos, comme font les négresses, enveloppé d'étoffe servant de pagne pour les soutenir. On nous assura que les avorte-

(1) On lit dans le *Voyage de Dumont-d'Urville*, qu'une épidémie s'est développée immédiatement après notre passage et qu'elle a enlevé le quart des habitants.

ments étaient fort rares. Les enfants restent tout-à-fait nus pendant longtemps.

Infanticide. — Les femmes de Tukopia ne seraient pas de race polynésienne, si elles ne se livraient pas à l'infanticide, qui aide si bien lui-même à faire comprendre le libertinage que nous avons signalé. En même temps que le nombre plus grand des femmes comparé à celui des hommes, Joé, Bushart et les autres Anglais nous ont assuré que cette coutume est encore générale à Tukopia. On y a recours, comme aux Marquises et à Tahiti, non pas pour faire disparaître les fruits d'une faute, qui n'en est pas une pour les indigènes, mais seulement pour être à même d'en commettre un plus grand nombre, en conservant le plus longtemps possible, les traits qui attirent les hommes ; nouveau témoignage, bien superflu sans doute, de l'origine polynésienne des insulaires de Tukopia. Il est vrai, devons-nous ajouter, qu'il n'y aurait guère, au dire de Bushart, que les filles-mères qui se rendraient le plus souvent coupables de la mort de leurs enfants ; mais il n'en est pas moins vrai que si les autres renseignements qu'il donne sont exacts, il n'y aurait pas, pour ainsi dire, une seule femme exempte de cette accusation.

En effet, Bushart et Dillon s'accordent à dire qu'excepté les premiers garçons, qui sont toujours conservés, tous les autres garçons sont sacrifiés. Les Anglais trouvés à Tukopia et embarqués comme matelots sur l'*Astrolabe*, soutenaient, il est vrai, le contraire ; mais la raison de cette conduite, donnée à Dillon lui-même par les naturels, ne permet pas, croyons-nous, de douter de l'existence d'une pareille coutume. Cette coutume, d'après eux, n'aurait été établie que pour empêcher le trop grand accroissement de la population dans une île dont les productions satisfaisaient à la population restreinte qu'elle possède, et qui, de temps en temps, éprouve de fortes disettes. C'était, comme on voit, la même raison qui avait fait inventer à Tahiti et ailleurs (Marquises, Mariannes), les fameuses Sociétés appelées *Arioi*, *Aritoi*, *Kaioi*, et qui avait rendu l'infanticide pour ainsi dire, légal. Nous admettons donc qu'elle a existé, si elle n'existe pas d'une manière aussi générale qu'autrefois à Tukopia ; et il est évident qu'elle y est arrivée comme le *tapu*, portée par les émigrants provenant de quelques autres îles polynésiennes, de Tahiti ou des Tunga, ou Samoa. Nous ferons remarquer toutefois qu'à Tukopia, la naissance d'un garçon était toujours mieux accueillie que celle d'une fille. Ce qui le prouve, c'est qu'à la naissance d'un garçon, de grandes fêtes avaient lieu et quelques parents s'empressaient de porter des cadeaux à l'accouchée, tandis qu'aucune fête n'était donnée à la naissance d'une fille.

Après cela, il est difficile de comprendre pourquoi toutes les filles étaient conservées pendant qu'on tuait tous les garçons qui naissaient après les deux premiers. Mais, pour nous, il est évident qu'en outre de ces infanticides commis par les filles-mères, les femmes mariées devaient, elles aussi, produire un assez grand nombre de filles. Et nous croyons que si on les épargnait toujours, c'est que cela tenait à quelque raison majeure, que nous trouvons dans le libertinage des hommes. Ce que nous ajouterons seulement en

faveur de cette explication, c'est que les Tukopiens sont des hommes et par conséquent aussi égoïstes qu'inconséquents.

Ce qui est, du reste, bien certain, malgré de pareils usages, c'est que les femmes de Tukopia doivent être généralement prolifiques, puisqu'au dire de Bushart, la population ne paraît pas avoir diminué depuis son arrivée.

Habitations. — Nous ne dirons que quelques mots sur les demeures des Tukopiens, qui sont construites à peu près comme celles des Tungans, mais en général bien inférieures par l'extérieur. Elles sont d'abord moins grandes et n'ont point ce luxe d'objets et de propreté des cases de Tunga-Tapu ; elles ne sont point entourées, comme elles, de ces immenses nattes, qui forment comme autant de murailles, les isolent et tracent, pour ainsi dire, des rues. Mais ce sont bien ces cases polynésiennes, dans la construction desquelles entrent en outre des poteaux qui soutiennent la demeure, des bâtons de parau pour former les parois, et des feuilles de l'arbre à pain et de vaquois pour la couverture. On voit que cette île ne produit pas les matériaux nécessaires pour les élever.

Nourriture. — Sans être abondante, la nourriture est fournie, comme en Polynésie, par l'arbre à pain, le *taro*, les patates douces, les graines, les cocos, les ignames, les bananes, c'est-à-dire, qu'elle est surtout végétale, car si les poissons y concourent, la mer est si profonde autour de l'île, qu'ils sont généralement assez rares : ce qui explique probablement pourquoi le requin n'a pas été déifié, et est devenu au contraire, à cause de son volume sans doute, le poisson que les Tukopiens recherchent et aiment le plus. Autrefois ils avaient les cochons et les poules, et quelques-unes de celles-ci, fort rares, paraissent exister encore. Mais, ayant eu leurs plantations de taro et autres dévastées par les premiers, ils les ont tous tués d'un accord unanime. C'est cette absence d'alimentation animale qui, pendant une longue résidence, avait le plus contrarié Bushart, lequel nous donnait comme l'un des grands événements de sa vie, l'arrivée d'un baleinier américain qui l'avait mis à même de manger un gros morceau de lard salé. Le pauvre matelot prussien avait si bien conservé le souvenir de ces événements qu'il en parlait à chacun de nous, et l'on voyait quelle satisfaction avait dû éprouver sa délicate gourmandise nationale. Nous ajouterons que les matelots anglais embarqués sur l'*Astrolabe*, n'avaient tant tenu à quitter Tukopia, que parce qu'ils n'avaient jamais eu l'occasion, en neuf mois, de goûter à nourriture animale.

Cuisine. — La manière de préparer les aliments est d'ailleurs dans cette île, ce qu'elle est dans toute la Polynésie : on fait dans la terre un trou circulaire d'environ un pied de profondeur et large de trois ; on y place du menu bois, et quand il est transformé en charbon, on jette dessus des pierres, de volume moyen, lesquelles deviennent bientôt rouges. C'est alors, après avoir enlevé les derniers charbons, qu'on fait un lit de ces pierres, que l'on recouvre immédiatement de feuilles qui s'enflamment difficilement (*maranta, ti*), et que l'on pose sur ces feuilles les objets que l'on veut faire cuire : ignames, fruits à pain, poissons enveloppés de feuilles, etc.,

en ayant soin de recouvrir le tout de feuilles entrecroisées, puis de rejeter aussitôt sur elles la terre d'abord retirée du trou. Cette terre est bien tassée à l'aide d'une pagaye, afin d'empêcher une partie de la chaleur de s'échapper. Enfin, une heure après, on enlève la terre et l'on retire les provisions, qui sont très propres, odorantes et comme si elles avaient été rôties dans un de nos fours, moins l'odeur que communiquent ceux-ci. Ayant bien souvent mangé des mets ainsi préparés, nous pouvons certifier qu'il n'est pas de rôtis meilleurs et plus savoureux, et que nous n'avons jamais mangé de poissons plus goûtés, car ils sont cuits dans leur jus.

Repas. — Ajoutons que chaque maison a son four, et qu'on ne le chauffe que le soir. Le repas le plus copieux ayant lieu au coucher du soleil, s'il reste quelque chose, on le conserve pour le déjeuner du lendemain; sinon, on se contente jusqu'au soir de cocos et d'ignames et de ce que l'on peut trouver.

Occupations, Industries. — Les occupations de cette petite population ne consistent guère, on le devine, qu'à aller chercher dans la montagne les fruits qui y croissent naturellement ou à aller pêcher au large ou sur les récifs, car avant tout il leur faut assurer leurs subsistances. La moitié peut-être de la population se livre à ce travail, pendant que l'autre s'occupe des plantations de taro, de la récolte des fruits à pain, de la préparation de ces fruits, de l'entretien des demeures et des pirogues. Comme dans les autres îles, ce sont les femmes qui préparent les étoffes avec le mûrier à papier qui croît dans leur île, font certaines nattes, tandis que quelques-unes sont réservées aux hommes; chacun a enfin là, comme dans les autres îles, sa spécialité; et si c'est en petit que le travail y est fait, on peut dire qu'il est absolument celui des grands archipels polynésiens. Le plus grand peut-être pour les indigènes, est la confection des pirogues, qui ont beaucoup d'analogie avec celles des Tunga. Comme ces dernières, elles sont, en effet, composées d'une foule de pièces et de morceaux artistement joints, sans aucun morceau de fer et coloriées extérieurement en rouge, ce qui prouve que le figuier des Banians existe dans l'île, quoique nous ne l'ayons pas vu. Leur forme est grossièrement celle d'un poisson comme à Tunga-Tapu. Nous n'en avons jamais vu à la voile. Les pagaies ne diffèrent en rien de celles des Tunga. On a vu, du reste, qu'ils ont aussi des tatoueurs puisqu'ils ont le tatouage; des industriels en ornements du cou et des oreilles, puisqu'ils sont, pour ainsi dire, tous ornés de quelque collier, de pendants d'oreilles, etc.

Amusements. — Le plus grand amusement paraît être la danse, à laquelle ils se livrent, nous a-t-on dit, pendant des nuits entières, quoiqu'ils n'aient pour tout instrument de musique, qu'une planche sur laquelle la mesure est battue avec un bâton. Le jour, c'est surtout à la natation dans le lac qu'ils aiment se livrer. Il est probable, d'ailleurs, qu'ils ont divers jeux, et les autres amusements de la race polynésienne.

Usages, Coutumes. — Par suite de leur contact avec les naturels de Vanikoro, les Tukopiens, en outre de l'usage polynésien qu'ils ont encore et qu'ils ont eu surtout autrefois, de prendre le kava en

boisson, ont adopté le masticatoire appelé *bétel*, et en sont arrivés à en faire abus ; il est évident que cet usage leur a été suggéré pendant les voyages qu'ils ont faits à cette île. Nous avons remarqué toutefois que les chefs étaient ceux qui s'y livraient le plus, et que beaucoup de jeunes gens ne devaient pas en user, puisqu'ils avaient encore les dents d'une extrême blancheur. Cette petite île polynésienne est peut-être la seule où l'on a un pareil usage, qui s'explique tout naturellement par le voisinage de la race noire ou mélanésienne.

C'est au contact de la même race qu'est dû également cet autre usage qu'un certain nombre de Tukopiens nous ont paru avoir, de porter, eux aussi, comme pendants d'oreilles, une série de dix à douze boucles, larges de deux travers de doigt, en écaille de tortue, ornement qui est d'une lourdeur écrasante et qui détermine très souvent la déchirure du lobule. D'ordinaire, l'ouverture qu'ils y pratiquent est petite, et ils y introduisent, comme dans le reste de la Polynésie, soit un petit rouleau en bois ou coquille, soit quelque fleur odorante ; cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de se faire tatouer par piqûres, les petits poissons qui, le plus ordinairement, avec quelques barres, composent tout leur tatouage.

Tatouage. — Sur la poitrine le tatouage est disposé en plastron. Il est pratiqué, d'ailleurs, comme dans toutes les autres îles polynésiennes. On frappe avec une baguette sur le manche qui est armé d'une série de petites aiguilles tirées des arêtes de poisson ; après chaque coup, pour ainsi dire, on retire les aiguilles, on essuie et on recouvre la partie d'une bouillie de noir de fumée, destinée à pénétrer sous la peau, et tirée, comme dans les autres îles polynésiennes, de la noix du bancoulier (*Aleurites triloba*).

Curcuma. — Nous avons indiqué déjà que cet usage était en apparence réservé aux chefs et est complètement d'origine polynésienne. Tous les chefs vus par nous avaient certaines parties de leur corps, telles que la paume des mains, les ongles, l'intérieur des membres, enduites d'une substance jaune due au mélange de l'huile de coco avec la racine de curcuma rapée. Nous n'en dirons rien de plus, faisant seulement remarquer que le même usage existe encore aux Marquises et qu'il était autrefois celui des Tahitiens.

Nous ajouterons seulement encore que les Tukopiens n'ont point l'usage des Tongans et des habitants des îles Afulu-hu, de se couper une ou plusieurs phalanges des doigts.

Suicide. — Il est une coutume dans cette île sur laquelle nous devons surtout appeler l'attention, bien qu'elle ait été mise en doute par beaucoup de navigateurs. Nous voulons parler du suicide. Dillon, le premier, a avancé qu'elle existait dans cette île, et nous croyons pouvoir assurer qu'elle y existe, en effet. D'après lui les femmes s'y livreraient même fréquemment, mais s'il exagère peut-être un peu, en disant *fréquemment*, nous partageons complètement sa manière de voir quant au fait, et, quand on lit les récits des navigateurs, il est presque impossible de se refuser à admettre ce fait, puisqu'il a été observé dans plusieurs autres îles, telles que les Marquises, la Nouvelle-Zélande et autres. Il est vrai que d'Urville et Gaimard n'y croyaient qu'à peine et pensaient que c'était un fait très

rare, s'il avait même jamais été observé, mais nous pensons que cela ne tenait qu'à l'impossibilité dans laquelle ils s'étaient trouvés de pouvoir l'observer eux-mêmes en ne faisant que passer. Ils auraient eu, croyons-nous, une toute autre opinion, s'ils avaient pu rester pendant quelques jours dans l'un des archipels que nous avons cités.

On sait, en effet, que Marsden, le chef des premiers missionnaires à la Nouvelle-Zélande, a dit que le suicide y était très commun. Il a souvent lieu, disait-il encore, pour le plus léger motif. Une femme est-elle battue par son mari, elle va se pendre immédiatement après. Nous avons nous-même observé cette coutume aux îles Marquises et nous avons rapporté ailleurs l'exemple d'une grande haotepein (noble chefesse) de Taiohae, qui, contrariée par sa fille, courut aussitôt se pendre ; et celui d'une femme plus jeune, ayant mérité le blâme de son mari, qui en fit autant. Pourquoi donc n'en serait-il pas de même à Tukopia, dont les habitants sont de la même race ?

Comme Dillon parlait et comprenait parfaitement la langue de Tukopia ou le polynésien, nous ne mettons pas le moindre doute sur son assertion ; nous sommes convaincu, au contraire, qu'elle est on ne peut plus exacte. Mais peut-être n'est-ce pas seulement par jalousie, ainsi qu'il le dit, que les femmes de Tukopia se suicident. La femme battue qui va se pendre semble indiquer, en effet, que la jalousie n'en est pas le seul mobile. La dignité blessée, la sensibilité de cette race, et peut-être aussi la honte, pourraient bien ne pas être étrangères à une pareille détermination. Toutefois, quand on a vécu dans l'intimité des Polynésiennes, quand on sait, comme nous avons pu le remarquer pendant dix ans, qu'elles ne s'occupent que d'amour, depuis la plus commune jusqu'à la plus noble, et qu'il n'est pour elles rien de plus grave que les querelles qui l'accompagnent presque toujours ; d'un autre côté, quand on connaît leur amour propre, leur vanité et la fierté surtout des grandes dames en même temps que leur affection pour l'homme qu'elles choisissent, il est bien à supposer, comme l'a dit Dillon, que c'est le plus ordinairement par jalousie qu'elles se livrent à cet acte de folie, par dépit et par fierté blessée. On croit avoir remarqué, en effet, dans les îles de la Société, où la même coutume existait autrefois, que c'était à la suite du dédain de leur mari qu'elles commettaient cet acte, qui semble avoir disparu dans ces îles depuis bien longtemps, mais semble exister encore à la Nouvelle-Zélande et peut-être dans les îles Marquises, quoique nous n'ayons vu y recourir qu'à la suite de blâme ou de querelles de famille. Si nous ne craignons d'étendre trop ce travail, que de choses nous dirions à ce sujet ! Il nous suffira de renvoyer aux traditions de la Nouvelle-Zélande de sir Grey, qui établissent si bien que la plupart des guerres d'extermination que se faisaient anciennement les Néo-Zélandais n'étaient dues qu'à la conduite de leurs femmes, pareilles en cela à celle du vieux Ménélas. Ce qui prouve du reste que les hommes de la Polynésie n'étaient pas moins jaloux parfois que leurs femmes (1).

(1) Noter que ces observations ont été faites lors du voyage de l'*Astrolabe* (1826-29).

Toujours est-il que, d'après Dillon et Bushart lui-même, les femmes de Tukopia, qui se voyaient dédaignées, délaissées pour une autre — et rien n'était plus fréquent, — en concevaient un tel chagrin qu'elles couraient se pendre ou se précipiter du haut d'un arbre. Après cela nous ne dirons pas que le suicide arrive tous les jours à Tukopia, ainsi que l'a écrit Dillon ; mais nous croyons, du moins, pouvoir admettre qu'il y est observé assez souvent. Une pareille monomanie ne prouve-t-elle pas considérablement en faveur des qualités morales et affectueuses des femmes de race polynésienne (1) ?

Langage. — Le langage des Tukopiens se rapproche beaucoup de celui des Tongans, puisqu'il emploie la lettre *L* ; mais, comme il se sert aussi de la lettre *R*, on pourrait supposer que les premiers habitants sont venus d'archipels différents, des Tonga et des Samoa ou encore des Manaia ou des îles de la Société. Dire exactement duquel, est difficile, et d'après certaines coutumes on pourrait peut-être admettre que les Samoa ont surtout contribué au peuplement de cette île. On comprend du reste que les îles de la Société et les Manaia, comme les Tunga, auraient pu avoir quelques pirogues entraînées jusque là. Sur les lieux nous avons pu nous convaincre que des pirogues de Tongatabou, d'Uvea et de Rotuma y sont arrivées de cette manière, et quelques-uns des naufragés de ces îles se trouvaient encore à Tukopia.

On va du reste pouvoir juger de ce langage par les quelques mots que nous nous sommes procuré pendant notre court séjour à terre, et sur l'*Astrolabe*, le lendemain de notre excursion. On remarquera qu'ils articulent tantôt le *L*, tantôt le *R*, comme à Vanikoro.

Ainsi les mots français suivants se rendent en tukopien :

Feu, *afi*. — Blanc, *tea*. — Main, *rima*. — Flairer du nez, *hou-hi*. — Bleu, *uri*. — Mamelle, *u*. — Flèche, *fana*. — Boire, *inu*. — Nuit, *po*. — Mer, *moana*. — Bras, *lima*. — Œil, *mata*. — Montagne, *moua*. — Ceinture, *maro*. — Oiseau, *manu*. — Nez, *ihu*. — Cela, *tena*. — Pluie, *ua*. — Noir, *ule*. — Chef, *ariki*. — M^e viril, *ure*. — Garçon, *tauraiti*. — Chevalier (oiseau), *turi*. — Oreille, *tariuha*. — Européen, *papalanghi*. — Genou, *turi*. — Coco, *niu*. — Pied, *vae*. — Gros, *laehi*. — Demain, *ponghi-ponghi*. — Pirogue, *vaka*. — Terre, *fenua*. — Dent, *nihō a nifo*. — Pisser, *mimi*. — Jour, lumière, *ao*. — Dieu, *atua*. — Poisson, *ika*. — Léopard, *moko*. — Eau, *vaï*. — Rouge, *mere*. — Requin, *mougho*. — Étoile, *fetu*. — Vent, *mateughi*. — Roussette, *peka*. — Femme, *fefine*. — Salut pol.,

(1) Tout ce qui précède a été écrit en 1828. En le relisant après plus de cinquante ans, nous avons cru voir que ces quelques pages sur le suicide (et c'est ce qui nous a décidé à les publier), pouvaient être une réponse à l'écrivain qui, dans le feuilleton du journal la *République française*, du 28 octobre 1875, a écrit un article sur le suicide : article où, après avoir dit que la statistique révèle que le nombre de suicides tend constamment à s'accroître dans les pays civilisés, etc., il ajoute qu'il serait nécessaire d'examiner ce qui se passe à cet égard chez les sauvages ; et dans une note, n^o 13, dit « qu'on peut présumer que le suicide est à peu près inconnu chez les sauvages, etc. »

arofa. — Manger, *kai.* — Frère cadet, *teina.* — Ami, *hoa.* — Frapper, *ta.* — Nom, *inoa.* — Front, *kae.* — Grand, *fahi.* — Peau, *kiri.* — Hache, *toki.* — Bois, *lakau.* — Pierre, *fatu.* — Hameçon, *matau.* — Lèvres, *utu.* — Poil, *faru.* — Homme, *taugata.* — Canard, *toroa.* — Lait, *vai-u.* — Canne à sucre, *to.* — Langue, *lelo.* — Lèpre, *moka.* — Gardenia, *tiare.* — Lune, *maramo.* — Dormir, *moe.*

Quant à la numération des Tukopiens elle est à peu près celle des Tungans :

- 1 Tohi.
- 2 Rua.
- 3 Toru.
- 4 Fu.
- 5 Rima.
- 6 Ino.
- 7 Fitu.
- 8 Nœru.
- 9 Hiva.
- 10 Angafulu ou fulu
- 11 Angafulu ma tohi.
- 12 Angafulu ma rua.
- 20 Rua angafulu ou furu.
- 30 Toru angafulu ou furu.
- 100 Teau.

Ajoutons que quelques mots comme *kaula*, bétel ; *lele*, bien bas, et peut être *afi*, feu, nous ont semblé provenir de la race noire voisine, et il est bien probable qu'ils en ont plusieurs autres empruntés à la même race.

Connaissances géographiques. — Quoique généralement assez sédentaires et peu entreprenants, les insulaires de Tukopia montraient qu'ils possédaient du moins des connaissances exactes sur les îles placées à l'entour de la leur. L'*Astrolabe* put vérifier, en effet, la position de plusieurs îles indiquées par eux. C'est ainsi qu'ils plaçaient Fataka, île inhabitée (la Mitre des cartes), et Anuta, (l'île Cherry d'Edwards), dans l'est de leur île, de même que Rotuma, c'est-à-dire dans leur vraie situation par rapport à Tukopia. Pour eux, Vanikoro était dans le O.-N.-O., Uatiu, l'une des îles Hervey ou Manaia, dans l'O.-S.-O. ; Naraka, peuplée par une race noire, et qui n'est probablement que l'île Banks de Bligh, dans le sud ; enfin Taumako dans le N.-N.-O.

A cette occasion, puisqu'on a pu vérifier quelques-unes des îles indiquées par eux, qu'il nous soit permis de regretter que d'Urville n'ait pas mieux profité des renseignements donnés par les Tukopiens ; grâce à eux, il eût pu découvrir Taumako, cette autre découverte de Quiros, qu'il a, à deux reprises, vainement cherchée. C'est ce que tout autre chef sans doute eut fait à sa place ; mais ce qu'il ne voulut pas faire, parce que ses officiers ne cessaient de lui répéter que c'était le seul moyen presque certain d'arriver à la découverte de cette île, et que c'était perdre son temps et sa peine

que de la chercher dans une autre direction que celle indiquée par eux. Il n'y eut pas d'autre raison à son obstination si malheureuse pour notre expédition, puisqu'elle nous fit manquer l'occasion la plus belle qu'il y eut de résoudre l'une des questions les plus intéressantes de la géographie océanienne. Car, en cédant, il n'aurait pu se dire qu'il était arrivé seul à retrouver cette île. On sait, du reste, qu'il ne fut pas plus heureux dans son dernier voyage avec l'*Astrolabe* et la *Zélée* et qu'il ne put même pas voir, en descendant à Vanikoro, pendant que les navires couraient des bords, les lieux du naufrage de *La Pérouse*, visités, dans le premier voyage, par tous ses compagnons, et que seul il n'avait pas vus. Taumako, comme on sait, avait été découverte par Quiros, qui s'y était procuré les renseignements qui lui firent découvrir bientôt Tukopia, puis les îles Mallicolo, du Saint-Esprit, et autres.

Maladies. — Quelques cas de lèpre ou du moins de ces affections de la peau auxquelles on donne généralement ce nom et qui ne sont le plus souvent que des psoriasis, des pityriasis, etc., sont les seules maladies que nous ayons observées pendant notre courte visite à cette île. Plusieurs naturels nous ont présenté la première aux jambes et aux bras ; d'autres avaient le corps couvert de petites écailles, et comme ils se grattaient souvent, leur couleur comparée à celle des indigènes sains était plus blanche. Disons, du reste, que le nombre des personnes atteintes de ces affections était assez peu grand, d'où l'on pouvait inférer que la santé générale était autrement bonne sur cette petite île, qu'aux Tunga, aux Marquises, et surtout dans les îles dites Australes.

Il est pourtant bien probable que la population a d'autres maladies que nous n'avons pas vues, quand ce ne seraient que les épidémies qui paraissent sévir de temps en temps, d'après Dillon, qui rapporte longuement les cérémonies qu'on pratique en pareille occasion ; mais on comprend que sur une aussi petite population, et une population aussi paisible que l'est celle-ci, les maladies doivent être plus rares qu'ailleurs.

Au surplus, nous avons remarqué un albinos tout couvert de psoriasis ou de lèpre à écailles. La lumière paraissait l'incommoder beaucoup ; en examinant ses yeux, nous pûmes reconnaître qu'ils étaient d'un gris bleu et nullement rouges sur les bords. Les indigènes lui donnaient le nom de *moka*, mot qui nous paraît signifier *blanc*, car ils donnaient ce même nom aux cicatrices blanches.

Un médecin célèbre, nous dit-on, existait sur cette île, n'ayant guère recours, contre tous les maux, qu'à des frictions d'huile de coco. Il est pourtant croyable encore qu'on doit y recourir aux mêmes moyens, à peu près, qu'emploient les autres populations polynésiennes.

Funérailles. — Comme dans toute la Polynésie, à la mort d'un naturel, tous les parents, les amis se réunissent à la maison, et se livrent à diverses cérémonies. On s'y livre surtout à des cris, on pleure le mort et les plus proches parents vont jusqu'à se taillader la peau de la poitrine, de la face, etc. Le moment venu, le corps est enveloppé soigneusement dans une natte, après avoir d'abord été

peint en rouge ; et il paraît qu'on se contente, aujourd'hui, de l'enterrer à l'européenne, mais après avoir eu, sans doute, la coutume des autres Polynésiens de le conserver un temps plus ou moins long dans la maison, et probablement de le dessécher en l'essuyant sans cesse, comme on fait encore, aujourd'hui, aux îles Marquises. Tout cela, inutile de le répéter, prouve bien pour sa part l'origine polynésienne des Tukopiens. Telles sont, en somme, les observations que nous avons pu faire sur Tukopia et ses habitants. Si nous ajoutons que cette petite population, si douce et si peu batailleuse, a pour armes des lances et des casse-têtes, et conserve encore dans un de ses temples les restes de quelques-unes des pirogues des Tunga, venues autrefois pour les attaquer ; qu'elle n'avait pas vu plus de sept navires avant le nôtre et avait plus d'une fois vu des pirogues de Rotuma entraînées jusqu'à Tukopia par des coups de vent ; qu'elle se rend de loin en loin, à Vanikoro, tant elle redoute la mal'aria de cette île qui lui a déjà enlevé plusieurs de ceux qui avaient osé y aller dans l'espoir de se procurer quelques-uns des objets des navires naufragés ; si nous ajoutons enfin, qu'elle paraît regarder comme colonie lui appartenant, l'île déserte de Fataka, où elle se rend pour pêcher, et où elle trouvait autrefois d'abondants cocotiers qu'elle a coupés pour empêcher les habitants des autres îles voisines de s'y fixer, on aura tous les renseignements qu'il nous a été possible de nous procurer sur Tukopia et ses habitants. Après avoir vu ceux-ci, nous ne ferons plus qu'un vœu, c'est qu'ils puissent n'être que rarement visités et éviter de la sorte les maladies européennes, qui pourraient les détruire promptement. Jusqu'à présent, d'après Bushart, ils auraient été exempts de la syphilis et de l'usage des liqueurs fortes ; mais déjà des baleiniers y ont déserté, et il est bien à craindre que d'autres leur communiquent bientôt ces deux sources de destruction.

Histoire naturelle. — Comme dans les îles polynésiennes, on y trouve les rats et les roussettes : les premiers y sont aussi gros que nombreux. Les oiseaux paraissent assez nombreux, et, en outre des canards, nous y avons vu des colombes, des perroquets, quelques moucherolles et un philadon.

A n'en juger que par ce que nous avons pu entrevoir pendant notre courte excursion, les insectes y sont fort rares.

Ce qu'on rencontre en plus grand nombre et sous des formes variées, ce sont les mollusques. C'est ainsi que nous y avons trouvé des nérîtes, des cônes, des buccins, des mitres, des colombelles, divers pourpres, des fuseaux, des strombes, des tridacnes, en un mot la plupart des coquilles qui se rencontrent sur les récifs de l'Océanie, sans parler des zoophytes, qui y abondent également.

En botanique, nous avons été frappé du peu de variété des végétaux de l'île, mais, par contre, de leur expansion sur presque tous les points : d'où il résulte que l'île entière présente une teinte verte générale. Et il faut bien admettre que les espèces alimentaires sont assez nombreuses, puisque la population entière ne vit guère que de substances végétales. N'ayant vu que les plantes qui croissent dans le village et auprès de lui, nous ne pouvons affirmer que celles de la montagne sont les mêmes. Il est certain, seulement, d'après

ce qui nous a été dit, que les flancs de cette montagne sont couverts, comme à Tahiti, d'un bananier sauvage, qui contribue pour une grande part à l'alimentation de la population, et que là même, à certaine hauteur, on distingue de nombreux cocotiers qui y ont été plantés par les naturels afin d'augmenter leurs ressources. Les insulaires donnent le nom de *fa*, à ces bananiers sauvages, appelés *féhi*, à Tahiti. Le fruit est rougeâtre ou orangé extérieurement, très âpre au goût quand on le mange cru, mais excellent quand on le fait cuire au four. Il y a des bananiers dont les fruits sont plus gros que les précédents, appelés *massana*. *Kanope* est le nom donné à leur pulpe.

En somme la végétation de Tukopia est celle des îles de la Polynésie ; après le cocotier, qui est très répandu, vient l'arbre à pain qui paraît être aussi très-abondant et dont le fruit fait la base solide de l'alimentation générale. *Méi* est le nom donné à ce fruit. L'arbre à pain de cette île a cela de particulier que, ainsi qu'une espèce des îles Mangareva, il présente dans son intérieur plusieurs semences ou noyaux que n'ont pas les autres espèces. Est-ce une espèce à part ? Nous n'oserions l'affirmer, mais nous serions disposé à le croire. Les soins de culture aux îles Gambier, ne suffisent pas, nous a-t-on assuré, à les faire avorter. Les ignames de cette île sont les mêmes que dans les autres îles polynésiennes, mais moins belles, moins grandes qu'aux Tunga ; de même les patates douces. Un arbre remarquable est celui si commun à Tahiti, où il porte le nom de *vi*, et dont les fruits nombreux sont légèrement acides et aromatisés et assez agréables quand ils sont mûrs. La *canne à sucre* paraît être abondante. Peut-être existait-elle dans l'île avant l'arrivée des habitants ? Le *Pandanus odoratissimus* ne paraît pas l'être moins, et, de ses fruits, les naturels se font des colliers comme aux Tunga, fruits qu'ils mangent d'ailleurs quand ils n'ont pas autre chose. Nous n'avons pas vu le mûrier (*broussonetia*) avec lequel les habitants font leurs étoffes, qu'ils teignent généralement en jaune avec la racine du *Morinda citrifolia* ; mais d'après leurs vêtements nous devons supposer qu'il est assez commun. Ce que nous dûmes surtout remarquer dans le village que nous avons visité, c'est l'existence d'un grand figuier s'élevant au-dessus des maisons et paraissant être aussi commun que dans les îles de la Société, Marquises et autres (1). Tout autour du lac croissait une grande graminée (*cenchrus*), coupante, si commune aux Tunga et ailleurs ; puis une autre plus petite sur le bord des sentiers, dans le village et partout. Nous y avons vu encore la fougère *Polypodium grossum*, Willd., connue dans toute l'Océanie, le *barringtonia* dont les fruits jonchaient le rivage ; le *convolvulus pes capræ*, ou *peltatus*, si commun sur les sols madréporiques, et couvrant tous les endroits sablonneux ; une autre plante grasse assez élevée. Nous n'avons pas vu l'aréquier, mais il existe certainement, comme à Vanikoro, d'où il a été probablement apporté, car les naturels se servent de son fruit comme partout où le bétel est usité, pour l'associer à la chaux en poudre et

(1) Probablement le *Ficus tinctoria*, donnant cette belle couleur rouge vermillon qu'ils appliquent à tant de choses. C'est le *mate* de Tahiti.

à la feuille du poivrier qui constituent ce masticatoire. Peut-être seulement n'est-il pas commun, car nous avons vu des indigènes former leur bétel avec de la chaux seulement, et la feuille d'un *piper*, qui est bien probablement le *methysticum*. Ils nomment la noix d'arec, *kalemata*, son réceptacle, *kaula*. Nous avons remarqué enfin un fruit gros comme un œuf de dinde, ayant la peau verte, lisse, et dont la chair fondante avait un goût douceux et contenait trois noyaux allongés, qu'on ne mange pas. Sa douceur est telle qu'elle en est répugnante, quoique dans les pays espagnols elle soit assez goûtée. Ce fruit n'était autre, en effet, que celui du *chirimoya*, commun au Pérou et ailleurs. C'était évidemment une importation européenne et il eut été intéressant de savoir quel est l'Européen qui l'a introduit dans cette île. *Natu* est le nom que les naturels donnaient aux noyaux de ce fruit.

En somme, malgré cette indication, la botanique de Tukopia nous a paru et est probablement peu riche. Plus d'une vingtaine des plantes qui y croissent avaient été vues par nous aux Tunga ou à Carteret, sur la Nouvelle-Irlande, et nous n'en avons trouvé aucune nouvelle.

Pour l'indication du petit nombre récolté par nous dans notre si courte excursion, en février 1828, nous renvoyons au *Sertum astrolabianum* de Richard, partie botanique du voyage de découvertes de l'*Astrolabe* (p. 34) (1).

LA SOCIÉTÉ PENDANT LE 3^E TRIMESTRE 1885

Subventions. — La Société a reçu du Conseil général, la subvention de 300 fr. et du Conseil municipal, la subvention de 500 fr., qui lui avaient été accordées, les années précédentes.

Nous sommes heureux de l'annoncer à nos collègues.

(1) L'*Astrolabe* avait quitté la rade d'Hobart-Town, le 5 janvier 1828 ; le 10 février, elle arrivait en vue de Tukopia, qui se montre sous l'aspect d'une petite île montueuse couverte de végétation, et surmontée par un piton unique assez élevé.

Vers trois heures, elle n'en est éloignée que de sept à huit milles et c'est alors que nous quittons le bord, *Guilbert, Gaimard, de Sainson* et moi, pour nous y rendre pendant que le navire reste en panne. Il est cinq heures quand nous arrivons au récif de débarquement, où nous sommes accueillis on ne peut plus amicalement, par les indigènes, qui arrivent en foule pour nous conduire à travers l'immense plateau de corail qui nous sépare de l'île.

Comme il aurait été trop long de rapporter les incidents de la réception qui nous fut faite par les chefs, avec toutes les formules d'usage, je me suis borné à rapporter les observations générales que j'ai pu faire pendant les quelques heures, de 5 à 8, passées à terre.